

Bachir Hadj Ali

CULTURE
NATIONALE
ET
RÉVOLUTION

Texte intégral de la conférence prononcée à Alger le 30 mars 1963

Culture nationale et révolution algérienne

J'ai sous les yeux la reproduction d'une miniature de Mohammed Racim intitulée *Femmes à la terrasse*. Elle a paru en janvier 1960 dans le numéro spécial de la revue française *La Nouvelle Critique* consacré à la culture algérienne. On y voit au premier plan, assises sur un tapis, trois belles jeunes femmes prenant le café. Elles sont richement habillées de toilettes typiquement algéroises. Au loin, des collines verdoyantes déroulent leurs lignes molles, avec quelques petites taches blanches, maisons de campagne de la bourgeoisie citadine. La terrasse surplombe la Casbah qui dévale en gradins vers la mer, une mer calme, avec un seul voilier. La partie de la Casbah offerte aux regards est d'une blancheur immaculée, avec ses coupoles et ses minarets élégants et le mur d'enceinte de Bab Azoun, l'actuelle rue des Remparts Médée.

Nous pourrions arrêter ici notre description, dire que cette miniature réalise un certain équilibre entre la forme et le fond, respire le calme et la quiétude d'une société raffinée, qu'elle fait honneur à l'école algérienne, héritière féconde des écoles de Bagdad au XII^e siècle, de Chiraz et de Herat au XV^e siècle, rendues célèbres par les Behzad et les Reda Abassi.

Nous pourrions ajouter que Mohammed Racim, contrairement à ce qu'il a fait dans ses miniatures figurant des batailles navales par exemple, n'a pas insufflé le mouvement à ce tableau, mais que la facture de ce dernier évite, malgré tout, ces exercices de style sans perspectives qui ont fait de cet art un art d'initiés, n'ayant de chances de survivre qu'en brisant ses anciennes formes figées, en les dépassant.

Mais Mohammed Racim a envoyé cette reproduction — et cela donne à penser — au numéro de *La Nouvelle Critique* qui, en 1959, en pleine guerre de libération, avait pour objectif de démontrer à l'opinion publique française que le peuple algérien était un interlocuteur valable sur le plan de la culture. Et notre cœur, peu sensible à la beauté un peu froide du tableau, se gon-

fle au souvenir irrésistible des splendeurs passées, que cette œuvre — pour peu qu'on y réfléchisse — ramène dans les mémoires.

Revenons donc à ce tableau. On n'y voit pas, après le mur d'enceinte, de bâtiments européens; on n'y découvre ni les docks ni la grande jetée construite par les Français, ni des cargos; il n'y a pas sur les terrasses de baraques en bois ou en tôle destinées à loger les paysans chassés des campagnes environnantes par les expropriations.

Visiblement, cette miniature ne représente pas — et je citerai Sismondi, théoricien du capitalisme français en 1830 — la capitale de «... ce royaume d'Alger... (qui) sera un pays neuf, sur lequel le surplus de la population et de l'activité françaises pourra se répandre ».

Le débarquement français de Sidi-Ferruch n'a pas encore eu lieu. Et par ce tableau Alger nous parle; elle était une belle cité, capitale d'une société civilisée, avec ses valeurs de culture, un artisanat prospère, témoins les cuivres, les tapis, les costumes somptueux, les bijoux des femmes, le carrelage de la terrasse, avec le raffinement de certaines couches sociales privilégiées et la misère des pauvres, comme dans tous les pays du monde à l'époque. Malgré une certaine stagnation culturelle suite au déclin de la civilisation arabe, Alger comptait 100 écoles primaires sans parler des collèges, 132 mosquées, et les revenus des biens habous lui permettaient d'entretenir ses écoles, ses conduites d'eau, ses mosquées, de payer ses professeurs, de secourir ses indigents.

Une page est tournée le 5 juillet 1830. Alger est prise ce jour-là. Ses flancs se couvriront de plaies. Dès 1832, 62 mosquées sont occupées et 2 détruites et les biens habous sont rattachés aux domaines français. Le trésor de l'Etat algérien est pillé. Les produits manufacturés inondent le marché algérien et tuent l'artisanat. Avec le peuplement européen et le vol des terres, l'exode vers la ville décuple la densité de la population dans la Casbah transformée en taudis.

A mesure que les troupes françaises s'enfoncent dans l'intérieur du pays, s'amoncellent les destructions humaines et matérielles; l'équilibre social et économique est brisé dans les villes et les campagnes, avec les conséquences que nous connaissons; et les superstructures esthétiques subissent — d'une façon certes complexe, indirecte — l'influence des bouleversements économiques et sociaux.

La littérature écrite, la langue écrite, la culture savante reculent. Et ce recul est accentué par la destruction directe, consciente, des valeurs culturelles. Les médersas sont fermées,

la langue arabe est considérée comme une langue étrangère, ennemie. On encourage les traditions périmées, rétrogrades, héritées du féodalisme (jusqu'en 1954, l'administration française délivre des billets à tarifs réduits pour encourager le pèlerinage à Sidi Abed). On utilise la langue française comme instrument de dépersonnalisation et de formation de serviteurs du colonialisme.

Dès lors apparaît mieux la signification du tableau de Racim — même si telle n'était pas au départ l'intention de l'artiste : les Français n'ont pas trouvé « le néant » en 1830. Au souvenir de la Casbah surpeuplée, encerclée, encadrée, fichée, ratissée, vidée de sa jeunesse, ce tableau constitue un acte d'accusation contre le colonialisme en même temps qu'il prouve (et ma conférence commence ici) que tout art national produit sous l'occupation est un art engagé.

Voilà en effet un homme, Mohammed Racim, qui s'est tenu à l'écart des luttes politiques, mais parce qu'il est artiste authentique, fidèle au passé culturel de son peuple, ses œuvres, aussi peu connues soient-elles du grand public algérien, ont servi objectivement la lutte nationale. En admettant même que Mohammed Racim ait été partisan de l'art pour l'art et se soit « réfugié » dans son art, cela signifierait dans son cas — en considérant ses œuvres et les valeurs culturelles qu'elles recèlent — que cette fuite devant les réalités quotidiennes constituerait une manière pour lui d'échapper — aussi peu que se soit — à l'étouffement, dans un régime sans liberté.

En vérité toute expression culturelle sous le colonialisme constitue un effort de destruction de l'aliénation culturelle. Elle constitue une protestation, une manifestation de la lutte contre un régime destructeur et négateur de la culture.

Aucun Algérien homme de culture n'a soutenu la théorie de l'art pour l'art. Une œuvre artistique est un moyen d'embellir la vie des hommes, d'enrichir les hommes, d'approfondir la connaissance de l'humain, de transformer les hommes et de les rendre meilleurs ; elle est un lien social en même temps qu'une arme idéologique dans la lutte pour l'émancipation nationale et sociale.

Depuis 1830, on observe une liaison permanente entre les valeurs culturelles et la lutte politique et cette liaison intime, constante, on la découvre dans ce sillon culturel creusé dans notre histoire depuis 1830 par les poètes, les chanteurs anonymes, les porteurs de la langue, les rawis, sillon culturel lié par mille canaux à un autre sillon, celui de la résistance armée ou politique, fécondé par lui et le fécondant à son tour.

C'était déjà un progrès culturel que la discussion avant l'insurrection de 1954, des problèmes de la culture d'un point de vue théorique.

C'est ainsi qu'il fallait combattre, et nous l'avons combattue, la conception selon laquelle la renaissance culturelle conditionne la libération nationale. C'est avec un peuple composé à 91 % d'illettrés qu'en novembre 1954 fut déclenchée l'Insurrection victorieuse. Cela ne veut nullement dire que le colonialisme a été vaincu par l'ignorance. Cela veut dire tout simplement que s'il avait fallu attendre pour déclencher la lutte que l'ignorance fût vaincue, l'Insurrection eût été renvoyée aux calendes grecques.

Il fallait également combattre — et nous l'avons combattue, la conception selon laquelle la renaissance culturelle intervient après la libération. Ce point de vue, s'il avait triomphé, aurait abouti à négliger l'effort accompli sous l'occupation pour sauvegarder la langue, pour mieux connaître notre passé, pour prendre à l'occupant une partie de son savoir.

La renaissance culturelle débute avec le réveil politique national. La vie des peuples opprimés montre que privés de droits politiques, ces peuples utilisent l'arme culturelle. Le facteur subjectif joue un rôle extrêmement important dans la lutte de ces peuples.

Si la libération nationale conditionne l'épanouissement de la culture et l'accession des larges masses à la culture, la lutte pour la sauvegarde de la culture sous la domination étrangère prépare cet épanouissement. Elle est partie intégrante de la lutte de libération.

Voyons de plus près. La résistance du peuple algérien fut farouche. Lacheraf a eu raison d'utiliser l'image d'un peuple tendu, constamment debout contre l'envahisseur, et nos traditions de lutte pour l'indépendance et la terre ont des racines qui remontent très loin dans les siècles.

Mais le peuple algérien fut battu, décimé, spolié. Eperdu, le dos au mur, il se réfugia d'abord dans une citadelle inviolable : sa foi, ses traditions morales et sa langue parlée, non point pour y cultiver la résignation, mais pour reprendre un jour, sur un autre terrain, avec des moyens nouveaux, dans une situation favorable, cette contre-offensive que le général en chef de l'armée algérienne n'a pas su déclencher à Staouli vers la fin du mois de juin 1830.

La langue écrite sera apprise dans le Coran, l'un des rares livres tolérés. Les foyers coraniques étaient les zaouïas. Les confréries religieuses, avant de devenir des auxiliaires de l'administration, étaient des foyers de résistance. Celle des Rahmanyas avait participé massivement à l'appel du Cheikh Ahadadh, à l'Insurrection de 1871.

4 Si leur méthode et leur scolastique nous paraissent aujourd'hui dépassées, il ne faut pas pour autant oublier le rôle cul-

turel et national joué par les écoles coraniques. A cet égard, je citerai l'émouvant témoignage de mon ami le docteur Sadek Hadjeres, paru dans *La Nouvelle Critique* en 1959 : « L'école coranique a fait plus que nous fournir les premières clefs et les rudiments de la langue. Dans son cadre immuable et rigide, elle fut un facteur d'unité d'un bout à l'autre du pays, l'une des bouées de sauvetage communes de la nation naufragée. Elle m'a aidé, avec l'éducation familiale et la pratique sociale directe, à plonger dans mon enfance des racines aux sources les plus élémentaires du sentiment national algérien et à garder la claire conscience d'une personnalité bien différente de celle que se proposait de nous forger l'école française..

» L'école coranique a aussi contribué à ce que l'enseignement français ne soit pas venu « combler un vide », se greffer sur du néant. Cela nous a permis de le recevoir comme un apport très important, certes, mais un apport malgré tout extérieur, reçu non sans attitude critique de notre part et avec force correctifs. Connaissant l'alphabet arabe, nous avons eu la chance, en apprenant à lire et à écrire le français, de ne pas être écrasés par cette acquisition, système de base de toute une civilisation qui avait par ailleurs tant d'autres occasions de faire valoir son apport. La seule existence de notre propre système de base, même si nous ignorions encore quel magnifique édifice avait été construit ou pourrait être construit à partir de lui, était un point d'appui solide qui nous gardait du vertige. »

Donc attachement au Coran, attachement à la langue orale qui utilisera — vieille tradition — les contes, les poèmes, les chants. Et nous aurons essentiellement tout au long des ans, un couloir culturel fait de littérature orale, épine dorsale de la résistance aux efforts de dépersonnalisation, plante robuste du terroir attendant la greffe qui lui permettra de s'épanouir qualitativement.

Cette littérature sera une littérature engagée politiquement. Que chantaient en 1850, les petits jardiniers du Sahel de Dély-Ibrahim (mi-citadins, mi-paysans, très versés dans les travaux d'irrigation) et que Rachid Ksentini a mis souvent en scène, sinon ce souvenir douloureux : un jour on leur dit vos terres ne vous appartiennent plus; nous les donnons à des familles allemandes qui sont au Havre en instance de départ pour l'Amérique, mais que l'Amérique refuse et que la France envoie en Algérie.

Ces jardiniers avaient déjà semé. Une nuit, ils vinrent cueillir les fruits de leur labeur sur les terres occupées par l'étranger. Et ils furent accueillis à coups de fusil, laissant sur le terrain nombre des leurs.

Et cela donna, avec des mots simples, une mélodie teintée de

nostalgie andalouse, car ces jardiniers étaient les descendants des Morisques chassés d'Espagne :

Ils ont volé la terre, les fleurs, les fruits; le soleil peut en
[témoigner

Et leur poudre traîtresse a tué les meilleurs des hommes; la lune
[peut en témoigner

Et l'injustice régna jour et nuit, Mon Dieu où se réfugier, la
[honte est à nos trousses.

Ce chœur de lamentations, qui dénote une âme désespérée cernée, pourchassée, ce chœur de lamentations a débuté en 1830 après la prise d'Alger avec le poète anonyme criant :

Des larmes jaillissent de mes yeux.

En 1837, après la prise de Constantine, ce chœur se poursuit avec le poète anonyme criant :

Je pleure, je pleure, les sanglots m'oppressent

En 1857, après la prise de Aït Irathen (Fort-National) un poète anonyme clame :

*O mes yeux, pleurez,
Pleurez des larmes de sang.*

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Il y a ici l'accablement, le poids de la « fatalité du sort », mais dans le pays la résistance n'a pas cessé bien que les perspectives se soient quelque peu estompées.

Mais voilà que le ton change en 1872, malgré l'écrasement de l'Insurrection de Kabylie. Et c'est le barde Si Moh ou M'hand qui dit fièrement :

Nous nous briserons mais sans plier.

Et le ton continue de changer avec Belkhaïr, poète des Oulad Sidi Cheikh, déporté à Calvi pour sa participation à la lutte et qui a chanté le courage des guerriers.

Et le ton change encore avec les chants oranais, véritables mots d'ordre appelant au refus de rejoindre l'armée française, accompagnés des salves des fusils de la révolte en 1916 des Beni-Chougrane, près du Sig, contre la conscription obligatoire.

Et nous pourrions continuer avec les cantiques kabyles de pèlerins disant sur une musique héritière du chant grégorien :

*Le voyage nous voulons le faire,
Mais la glu retient les ailes.
O gens de la prière
Qui affrontez l'eau froide par les matins glacés,
Prenez du déshérité la main,
Essayez les larmes*

L'on songe ici irrésistiblement au poème de Goethe où
6 Prométhée, s'adressant à Zeus, lui dit :

*As-tu jamais adouci les douleurs
De l'opprimé ?
As-tu séché les larmes
Du persécuté ?*

Nous pourrions ensuite écouter ce tableau vivant, œuvre collective de paysans pauvres écrasés d'impôts, où l'ironie mordante témoigne d'un changement qualitatif dans l'âme plus sereine du peuple, plus confiante aussi, car nous sommes aux environs de 1936.

C'est une scène à trois personnages :

- L'administrateur de commune mixte représenté par le *bendaïr* (instrument à percussion),
- Le fellah pauvre représenté par la flûte,
- Le Caïd représenté par la grosse caisse.

Le bendaïr (autoritaire, c'est l'administrateur) crie : *draham, draham, draham* (l'argent).

La flûte (maigre, menue, c'est le paysan) répond timidement : *menine, menine, menine* (où le prendre ?)

La grosse caisse (zélée, cervelle vide, c'est le Caïd) ordonne : *dabar, dabar, dabar* (débrouille-toi !)

Et voici, en 1945, *Hayou Chamal ya Chabab*, en langue parlée, née après les massacres de juin dans le Constantinois.

Et voici en langue littéraire la voix des hommes libres avec *Min djibalina* dont le contenu émotionnel est indiscutable malgré — il faut tout de même le déplorer et en être déçu — sa musique sur l'air de *Sambre et Meuse*.

Le sang qui a coulé en 1945 n'a pas noyé le feu qui couvait. 1954 frappera bientôt à la porte. Avec lui entrent dans l'histoire, triomphalement, en langue littéraire, notre hymne national, *Qassaman* et une profusion de chants patriotiques.

Des lamentations de 1830 en langue parlée au chant national écrit dans le feu de la plus gigantesque lutte de notre histoire, la vie montre bien que ce changement qualitatif est constamment lié aux progrès politiques du mouvement de libération, que des liens dialectiques unissent le mouvement culturel et le mouvement politique, qu'ils s'épaulent au point que souvent ils se confondent, que cette littérature orale et écrite est empreinte d'un réalisme reflétant la société algérienne dans son devenir, faisant déjà apparaître en germe l'avenir algérien et œuvrant déjà à la naissance de cet avenir.

Les traditions morales chez notre peuple, comme chez les autres peuples, ont une valeur culturelle essentielle : le sens de l'honneur (l'intégrité personnelle), celui de l'hospitalité (souci et respect d'autrui), l'amour de son travail et le respect de celui

des autres, le sens de l'entraide, de la solidarité, au début solidarité de clan mais germe d'une solidarité plus vaste, la curiosité des choses de l'extérieur qui fait que dans les collectivités les plus isolées, lorsque l'hôte s'est restauré, il doit parler de ce qu'il a vu dans le monde. Et dans cette curiosité l'on peut déceler un désir évident de connaissances et un sens sans doute obscur de fraternité humaine.

Il est vrai que tout cela peut être déformé parfois par les préjugés ou l'ignorance, mais il n'en est pas moins vrai que ces sentiments nés des rapports sociaux au sein de la communauté, constituent les racines de la culture populaire, de la culture tout court et que tout le reste s'épanouit à partir d'eux, qu'on doit les chanter, les exalter et tout faire pour qu'ils pénètrent et vivifient une culture plus vaste, plus moderne mais toujours populaire.

C'est l'existence de ces valeurs premières qui inspire aussi la révolte contre l'injustice et les chants qui, ultérieurement, célèbrent cette révolte. Ce qui caractérise notre culture orale, c'est qu'elle est d'abord et avant tout une culture *vécue*. Le chant et le poème qui constituaient dans les campagnes des liens sociaux à l'échelle tribale avant 1830, se transforment en liens sociaux à l'échelle nationale parce que le drame où s'est trouvé plongé le peuple a pris des dimensions nationales.

L'expropriation, la pénétration des rapports pré-capitalistes et capitalistes, la construction de voies de pénétration stratégiques et économiques à travers le pays, l'exode rural vers les villes ont pour conséquence un brassage plus grand, plus rapide de populations, le recul du régionalisme, la consolidation de la communauté psychique et culturelle (un des fondements de la nation), le renforcement de l'unité nationale.

On peut voir ainsi que l'étincelle de novembre 1954 n'a pas jailli du néant. C'est à ceux de nos compatriotes qui jugent sévèrement ou négligent l'apport du quart de siècle qui a précédé l'Insurrection, que s'adresse aussi Jacques Berque, dans la préface à son livre *Le Maghreb entre deux guerres*, en écrivant : « Notre présent obscurcit ce qui le précède... Remémorer le passé c'est le requalifier par rapport à nous. C'est trop souvent juger 1930 en fonction de 1960. Démarche confortable mais arbitraire... le vrai problème... n'est pas de refaçonner le précédent d'après ses suites mais de préciser entre celle-ci et celui-là, les rapports réels. »

On voit beaucoup plus sur les places publiques les troubadours-mendiants, chassés par la misère des campagnes; les orchestres circulent entre les villes et villages; l'effort de diffusion de la langue par les Oulamas s'accélère.

Le colonialisme crée et porte en lui-même au plus fort de son règne, à son apogée, vers 1930, les contradictions qui finiront par le ruiner.

En 1880, il existait en Algérie 13 écoles « arabo-françaises ». En 1930 ce nombre a augmenté malgré l'opposition des colons, afin que, pour reprendre ce que disait Albert Sarraut, « l'instruction (dégage) et (dresse) des élites de collaborateurs », ajoutant prudemment : « les effets de la diffusion de l'instruction doivent être diversement nuancés et sagement mesurés ».

C'est que les colonialistes « éclairés » découvrent, avec la création d'un secteur économique moderne européen côtoyant un secteur traditionnel et misérable, qu'une main-d'œuvre quelque peu instruite serait plus rentable, sans compter que l'instruction dispensée à certaines élites permettrait de former des intellectuels francisés. La revue des instituteurs algériens, *La voie des humbles*, paraissant à ce moment là et dont le titre est significatif, en dit long sur les dangers courus, quand on se rappelle ses positions en faveur de l'assimilation.

Mais le peuple algérien a compris qu'il fallait « rechercher la science même en Chine », prendre à l'occupant ce qui paraissait être compatible avec sa propre personnalité. Ma grand-mère me disait : « Apprends le Coran pour l'au-delà et le français pour ici-bas ». Ce n'était pas le pari de Pascal adapté à sa mentalité, mais une vue très pratique des choses bien que sans perspectives nationales.

Ce n'est pas par hasard que 1936 marque la stagnation de la superficie du vignoble en Algérie (fondement de la colonisation terrienne); c'est aussi le début du rachat de certaines terres aux colons par des propriétaires algériens utilisant des méthodes culturales modernes; parallèlement et par suite, on note une diminution considérable du nombre des khammès, ce qui a pour conséquence le recul considérable des rapports féodaux de production à la campagne; l'offensive des Oulamas avec Cheikh Ben Badis et son journal *Ach-Chihab* contre les maraboutiques et les charlatans date de cette époque, marquée aussi par de grandes luttes ouvrières, un renouveau du théâtre avec Rachid Ksentini et l'éclosion de nouveaux chants citadins.

Je donne pêle-mêle ces faits, non point pour souligner l'existence de liens de cause à effet (changements économiques et politiques amenant les changements culturels), ce serait simple et schématique, contraire à la complexité de la vie, mais pour inviter à la réflexion au sujet des liens compliqués, dialectiques, des interférences entre la situation économique et sociale et les superstructures idéologiques.

Que reflète par exemple le théâtre de Ksentini ?

La vie quotidienne du peuple, du petit paysan de Bouzaréah, naïf et malin à la fois, du riche bourgeois avare, du juge véreux, de l'intellectuel pessimiste et, de façon sous-jacente, consciente ou non chez Ksentini, la vie d'un monde en déséquilibre, confronté à une société moderne, mais étranger à cette société, coupé artificiellement et dans une certaine mesure des valeurs progressistes du passé mais sensibles aux traditions périmées, la vie d'un monde où la lutte entre l'ancien et le nouveau ne se déroule pas dans un cadre naturel, mais dans un cadre étranger qui fausse cette lutte, puisque le passé est étouffé et que le modernisme à ce moment-là est représenté quotidiennement et essentiellement par la société coloniale européenne, par l'adversaire.

Ces déchirements, ces contradictions, ne les retrouvera-t-on pas sur le plan politique dans l'acceptation par une partie de l'opinion algérienne, des Oulamas au P.C.A. en passant par les élus avec Ferhat Abbas, du projet Blum-Viollette, projet assimilationniste et par le désir nettement exprimé par tous de conserver le statut personnel ?

La deuxième guerre mondiale et l'essor du mouvement de libération nationale porteront plus tard un grand coup au réformisme. Mais pour le moment nous n'en sommes pas là.

Revenons un peu au début du réveil politique des « forces dormantes de la renaissance », à la fin de la première guerre mondiale. 1920 trouve trois forces sociales importantes à la veille de jouer un rôle politique important :

— Il y a la classe ouvrière, jeune, peu nombreuse, issue de la paysannerie, classe subissant le double joug patronal et colonial. A cette classe à peine née parvient l'écho du tonnerre d'Octobre 1917 de la Révolution socialiste russe, sous la forme de l'appel lancé par Lénine et Staline aux peuples écrasés par le régime tsariste, appel où se mêlent les accents de l'internationalisme prolétarien et le chant patriotique des peuples opprimés d'Asie et d'Afrique : « Organisez votre vie nationale librement, sans entraves... Nous apportons dans les plis de nos étendards la liberté aux peuples opprimés ».

Les premières organisations communistes en Algérie se créent et la lutte se mène en leur sein contre les éléments racistes éliminés parce qu'ils refusent de reconnaître à l'Algérie le droit à l'indépendance. Les ouvriers communistes revendiquent pour l'immédiat l'officialisation de la langue arabe et la non-ingérence administrative dans les affaires du culte musulman, la fin de l'indigénat et l'amélioration des conditions d'existence des masses

— Il y a ensuite la bourgeoisie et la petite bourgeoisie urbaine rescapées d'un monde, écrasées par la concurrence capitaliste, commerçante, ou peinant avec un artisanat agonisant, réformiste, perméable aux idées de Djamel Eddine Al Afghani et de son disciple Cheikh Abdou, passé en coup de vent à Alger, et des Oulamas, qui veulent réconcilier l'Islam avec le progrès, et, s'étant penchés sur les raisons de la stagnation de la civilisation arabe, découvrent que cette stagnation est due pour l'essentiel à l'abandon de l'Ijtihad, effort d'interprétation créateur, au profit du taqlid, argument d'autorité.

— Il y a enfin les intellectuels de formation française, d'autant plus perméables aux idées de 1789 qu'ils sentent le divorce entre la réalité et ce qu'on leur a enseigné sur les bancs de l'école française.

Parmi eux, les étudiants organisés au sein d'une Association nord-africaine, forment une aile dynamique et déjà au début du siècle ils avaient tenté de créer un théâtre algérien.

Ferhat Abbas écrit son livre *Le Jeune Algérien* et part en guerre contre les théories racistes de Louis Bertrand, chantre de l'Afrique du Nord latine. En signant Kamal Abencerage, Abbas s'accroche aux racines du passé, celles qui nous relient à une société dont la civilisation arabe peut être légitimement fière, l'Andalousie sous l'Islam.

Le théâtre à cette époque apparaît comme une forme élaborée de la littérature orale. Le théâtre de Ksentini, théâtre moralisateur, est une étape de la révolte sentimentale ; les causes profondes du mal ne sont pas encore mises à nu et le pessimisme n'est pas absent de ce théâtre. Mais c'est un théâtre de progrès et Ksentini est un homme de génie. Son public est fait de marchands de légumes, de traminots, de petits commerçants et sa langue est celle du portefeuille.

Nous ne dirons jamais assez ce que notre peuple doit à cet homme qui a tant souffert pour le théâtre et qui en a fait un instrument d'éveil des masses. A un moment où les organisations politiques étaient clandestines, où le code de l'indigénat pesait sur le peuple, Ksentini suggérait, par des détails scéniques et à la barbe des mouchards, qu'on pouvait trouver des moyens de riposter à l'injustice. Il a utilisé le téléphone pour se venger, protester contre un grand de l'époque, mais en restant dans l'anonymat. Cela ne suggère-t-il pas le tract clandestin ?

Le théâtre continue à jouer un rôle éducateur en langue parlée avec la formation de troupes éphémères qui vivent l'espace d'une ou de deux représentations, faute de moyens financiers. Avec les progrès de la langue écrite grâce aux médersas et malgré

les entraves coloniales, des troupes de théâtre en langue classique apparaissent. On ne comprend pas toujours la langue, mais les salles sont combles.

Un fait révèle cet attachement à la langue, cette ferveur à l'entendre, l'émotion et l'exaltation qui s'emparent du peuple grâce au pouvoir de la langue du Livre. Elle remue l'âme, d'autant qu'elle n'est pas libre, que le colonialisme l'a mise en cage, comme la liberté.

On donnait à Alger, avant la guerre patriotique, une pièce en langue classique : *Oqba*. L'auteur y avait pris quelques libertés avec l'histoire. Mais la langue était assez belle et les harangues enflammées. Très peu de spectateurs s'aperçurent que Le Caire, où se déroulait le premier acte, était représenté par un décor figurant... le port d'Alger (d'ailleurs du temps d'Oqba Le Caire n'existait pas).

Le peuple, pour entendre sa langue, était également indulgent envers les films égyptiens qui étaient pour la plupart de vulgaires mélodrames.

La musique prit un essor nouveau avec, dans les campagnes, une plus grande variété dans le choix des sujets : chants d'amour, signifiant non point l'évasion mais une vie un peu moins tendue parce que l'optimisme renaît, chant de l'exil des femmes craignant l'ambiance de Paris pour leurs fils, leurs époux; dans les villes, chants ruisselant de grâce, influencés par les mélodies andalouses ou turques. Le public suivait avec plus d'intérêt les concerts de musique légère que certains qualifient à tort de populaire, alors qu'elle est le résultat d'un mariage heureux entre la musique classique et la musique populaire. A cette musique El Anka donna un lustre nouveau, faisant d'elle un rempart contre le déferlement d'une certaine musique égyptienne de facture sud-américaine.

On note la naissance de sociétés de musique classique, El Moutribia, El Mossilia, etc..., qui ont formé nombre d'instrumentistes et d'interprètes de la musique classique algéro-andalouse, entretenant une certaine nostalgie du passé, *Ya assafi ala mamadha*¹, musique dont nous devons être aussi fiers que le sont les Allemands de la musique de Bach ou de Haendel, les Français de celle de Rameau ou de Couperin, les Italiens de celle de Corelli ou de Vivaldi. Les baptêmes, les circoncisions, les mariages sont des occasions de cultiver cette musique.

On observe à la même époque, avec les progrès politiques, que les fumeries et les boutiques de charlatans ferment leurs portes en même temps que s'ouvrent les locaux d'organisations politiques, sportives, culturelles et scouts.

1. « O regrets des temps passés ».

Sur le plan de l'architecture aucune création de la période coloniale n'est valable du point de vue de la tradition nationale, et pour cause, depuis l'édification à Alger, Constantine et Tlemcen surtout, de mosquées, œuvres collectives d'artisans, de décorateurs, d'architectes inspirés par la ferveur de la foi; les constructions du centenaire de la conquête, la préfecture et la grande poste d'Alger, qui se veulent de style maghrébin ne sont que des chefs-d'œuvre de laideur.

A la veille de 1954, il y avait plus de 400.000 Algériens lettrés en français pour plus de 200.000 Algériens lettrés en arabe. Retenez surtout l'ordre de grandeur.

Notre peuple adopta, par rapport à la langue française, une attitude lucide, révolutionnaire et à la longue rentable. Il prit au sérieux l'instruction dans cette langue, bien que ce fût la langue du vainqueur. (Et le vainqueur ne condescend pas à apprendre la langue du vaincu. C'est à ce dernier qu'il appartient d'apprendre la langue du maître. C'est ainsi que raisonnent les colonialistes). On pense à la réplique du Figaro de Beaumarchais : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique (connaît-on) beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

En 1955, en pleine guerre, à Alger, à une exposition organisée par des mouvements laïques français, on voit des listes de pétitions venant de nos campagnes et réclamant des écoles. Et la grève scolaire de 1956-1957, bien qu'elle eut des conséquences immédiates positives, ne fut pas — il faut le dire — très populaire. D'instinct, le peuple sentait qu'il pouvait y avoir là un manque à gagner culturel et un retard nuisible pour l'avenir, car cette langue destinée à former des auxiliaires de la machine coloniale et à faire oublier la nôtre, est devenue un moyen d'investigation du passé, de conquête du savoir et de libération.

Il est significatif qu'on ait perdu jusqu'au souvenir de cette littérature de type colonial qui fleurissait en 1930, centenaire de la prise d'Alger. Il est significatif qu'aucun livre valable n'ait été écrit par un tenant de l'Algérie française depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et pendant la guerre patriotique de 1954-62; face au déclin de la littérature coloniale, une jeune littérature algérienne écrite en langue française et de grande valeur esthétique et fondamentale, est née, s'est développée, sous forme de romans, poèmes, pièces de théâtre, de nouvelles et d'essais.

Je ne citerai aucun auteur, vous les connaissez tous, mais le plus grand d'entre eux, à mon avis, est Yacine Kateb.

Cette littérature aurait pu être la réplique de la littérature française. Mis à part, au début, un ou deux exemples, aucun des 13

auteurs algériens influencés par la technique ou l'œuvre de tel ou tel auteur français, américain ou russe, n'a plagié la littérature du vainqueur. Après avoir assimilé en même temps que la langue française, l'histoire même de cette langue et son contenu vivant, les Algériens l'ont transformée au point que les œuvres produites se différencient non seulement par le contenu, mais par la forme, de la littérature française et qu'elles constituent un apport à notre patrimoine culturel.

Ce n'est pas parce qu'ils sont allés à l'école et ont appris le français que nos écrivains se sont mis à écrire dans cette langue des poèmes et des romans algériens. C'est parce qu'ils ont vécu leur vie d'Algériens dans les conditions algériennes du colonialisme. Leurs personnages ne sont pas sortis tout faits de leur cerveau. Ces personnages, c'est le peuple qui les a créés, ils sont le peuple algérien. Les écrivains se sont contentés, avec plus ou moins de bonheur, de les faire revivre.

Le malheur et la souffrance peuvent être aussi des moyens de culture, du moins par l'intermédiaire de l'écrivain. Je m'explique. Il est fréquent de comprendre réellement ce qu'on a vécu à la lecture d'un récit fictif peignant un événement semblable. Ce que le lecteur aurait peut-être vaguement pensé tout seul, le livre lui dit que d'autres le pensent aussi; la prise de conscience s'opère et l'écrivain rend ainsi au peuple, par l'intermédiaire des lettrés, ce qu'il lui avait emprunté, mais à un degré supérieur de conscience.

Née de la vie et des espoirs du peuple, cette littérature de combat, tout en procurant des jouissances esthétiques à un public malheureusement restreint, est donc retournée à la lutte pour la stimuler. En outre son rôle positif sur l'opinion française n'est pas à démontrer. Les colonialistes ne s'en sont pas servi pour dire : voilà la preuve écrite que l'Algérie est française, comme avait essayé de le faire — en vain — de Sérigny avec un roman de Mouloud Mammeri. L'assimilation a été battue, après la deuxième guerre mondiale, non seulement par le refus de l'Ordonnance du 7 mars 1946 de de Gaulle, mais sur le front de la littérature, sur son propre terrain et avec ses propres armes.

Dans cette même période, grâce à l'exigence des artistes, le théâtre algérien conquiert les scènes municipales des grandes villes, tandis que la musique classique obtenait une classe au Conservatoire d'Alger. Sur la scène de l'Opéra d'Alger, on joua un soir *La Kahena*. Au premier acte, je crois, on vit arriver sur scène un détachement de combattants arabes. Et le critique du journal *Liberté* écrivait : « On imagine ainsi l'arrivée de soldats de l'armée

Cette scène, l'Algérie allait bientôt la vivre intensément avec les détachements de l'A.L.N. L'Insurrection de novembre 1954, manifestation de la culture au sens le plus large du mot, allait créer les conditions d'un épanouissement des facultés créatrices du peuple dans tous les domaines, y compris sur le plan culturel. Les maquis, les prisons, les camps furent transformés en écoles et les étudiants prirent le fusil. Les contacts, la vie commune furent un moyen d'un enrichissement mutuel entre paysans, ouvriers et intellectuels.

L'esprit de solidarité grandit, l'unité nationale se renforça par un brassage encore plus intense de la population. Le théâtre se mit au service de la Révolution dans les tournées effectuées à l'extérieur. Des films algériens virent le jour. La soif d'apprendre du peuple signifiait très exactement qu'il avait pris conscience que des responsabilités très grandes pesaient sur ses épaules pendant la guerre et l'attendaient pour l'après-guerre.

Jamais on ne vit éclore tant de chants patriotiques, tant de poèmes, écrits ou oraux, tant de romans, de nouvelles, d'essais sur l'histoire, la musique, la politique, l'économie, le droit, etc. Jamais il n'y eut autant de livres écrits par les écrivains algériens. Toutes ces œuvres de combat d'inégale valeur, — certaines resteront, d'autres pas — sont empreintes d'optimisme.

Les youyous, manifestations d'allégresse, prirent leur signification des périodes de luttes et, comme à Djemaa-Saaridj au milieu du siècle dernier, devinrent des appels à la lutte et un encouragement aux combattants.

Sur le plan technique, le déclenchement de la Révolution signifiait déjà un certain progrès, car il fallait des armuriers, des artificiers etc. La Révolution eut à résoudre sur ce plan de nouveaux problèmes techniques que la guerre n'allait pas tarder à poser : formation de servants de mitrailleuses et de mortiers, de radio-télégraphistes, d'infirmiers, etc... Le G.P.R.A. forma plus de techniciens en quelques années que les gouvernements français en 130 ans.

Les étudiants, après une grève scolaire diversement appréciée, prenaient conscience de plus en plus qu'il fallait en finir avec le choix des carrières faciles et lucratives d'avant-guerre, au temps où l'insuffisance de clarté dans les perspectives encourageait l'individualisme. Les femmes, par leur participation directe à la guerre, ou par l'exercice de responsabilités dévolues jusque-là aux maris, allaient poser en termes nouveaux les rapports sociaux entre elles et les hommes.

Le contenu social donné au mot d'ordre de l'indépendance, à mesure que se prolongeait la guerre, l'expérience des pays socia- 15

listes, les progrès prodigieux de la technique et de la science, les vols cosmiques inaugurés par l'U.R.S.S., rendront encore plus exigeante et plus lucide la soif culturelle des masses.

De plus en plus nombreux les Algériens se rendent compte que si la libération nationale rend sa place à la culture, la culture au service des plus larges masses est impossible dans une société non débarrassée de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Aujourd'hui, la libération nationale pour l'essentiel est chose faite. Et déjà on sent ses effets bienfaisants sur le plan culturel.

La rentrée scolaire s'est effectuée malgré d'énormes difficultés, après la transition douloureuse entre le cessez-le-feu et l'indépendance : destruction des écoles, incendie de la bibliothèque de l'Université, fuite d'une grande partie des enseignants français.

La vie culturelle renaît avec les cinémas populaires. Il a fallu la libération pour que des dizaines de milliers d'Algériens voient le grand classique du cinéma, le *Cuirassé Potemkine*, ce chef-d'œuvre qu'est *Le Sel de la Terre*, ou des films exaltants comme *Pavel Kortchaguine* ou *La jeunesse de Gorki*. Des cinémas sont nationalisés et cette mesure crée les conditions d'une plus grande vigilance artistique, afin que soit découragée l'importation de films pornographiques ou de banditisme *made in U.S.A.*

Il a fallu la libération pour que l'Algérie découvre, par la télévision, les ballets égyptiens. Et songez à ce qu'un spectacle de danses classiques donné devant des familles assemblées, peut faire reculer de préjugés à propos de la danse et des danseurs.

Il a fallu la libération pour trouver à Alger, en arabe, *Le poème pédagogique* de Makarenko, la plupart des œuvres marxistes et les livres interdits par le colonialisme.

Des efforts appréciables sont déployés pour la reconstitution de la bibliothèque de l'Université d'Alger et la formation de cadres techniques.

Des lycéennes d'Alger prennent l'initiative de cours pour alphabétiser. Des étudiants aident les paysans des fermes collectives et entreprennent des enquêtes dans les secteurs industriels. Des jeunes créent une Maison de la culture à Alger où l'on peut faire du théâtre, de la musique, de la céramique.

On pourrait multiplier les exemples. Mais je voudrais souligner les conséquences qu'aura sur la culture la mesure annoncée hier par le Président Ben Bella : la création des exploitations de co-gestion. En révolutionnaires, nous saluons chaleureusement cette mesure révolutionnaire, non seulement parce qu'elle entre dans le cadre du développement non capitaliste de notre économie et crée la première école où les travailleurs apprendront à

gérer les richesses nationales, mais parce qu'elle appelle obligatoirement l'élévation du niveau culturel et technique de dizaines de milliers de travailleurs qui doivent faire des plans, étudier des budgets, maîtriser la technique, en un mot s'instruire sans cesse.

L'orientation politique juste existe pour que s'épanouisse notre culture. Cette orientation se trouve dans le Programme de Tripoli et nous l'approuvons d'autant plus qu'elle concorde pleinement avec les idées que nous avons développées et défendues pendant la guerre. La culture doit être nationale, révolutionnaire et scientifique. Nationale dans la forme, révolutionnaire dans le contenu et scientifique en fonction des exigences du modernisme et de l'édification d'une société socialiste.

Je voudrais aborder son caractère national sous l'aspect de la langue. Notre langue est la langue arabe. Sa place, la première, doit lui être rendue. Notre littérature ne sera pleinement nationale, l'enseignement à tous les degrés ne sera vraiment national que lorsque sera diffusée largement la langue arabe.

Quelle sera cette langue ? Dialectale ou classique ? Faut-il arabiser brutalement ? Et l'avenir de la langue française et des œuvres algériennes écrites dans cette langue, quel sera-t-il ? Mes réponses ne donneront pas de recettes toutes faites. Elles ont pour objet essentiel de livrer quelques éléments de réflexion.

Nous devons partir des réalités et éviter d'ériger notre impatience légitime en argument théorique. Nous ne sommes pas en mesure d'arabiser l'enseignement brutalement. Le ferions-nous que ce serait une erreur grave, qui risquerait d'être préjudiciable à l'avenir du pays.

Arabisation ne veut nullement dire suppression de la langue française. La langue française peut continuer à jouer un rôle important en Algérie pour des raisons objectives et subjectives : héritage culturel de la période coloniale, présence de centaines de milliers d'Algériens en France, présence d'une minorité européenne chez nous ; démarrage actuel dans l'œuvre de modernisation du pays. On peut le déplorer ou s'en réjouir, mais ce sont là des questions posées par l'histoire.

Sous le colonialisme, le danger de dépersonnalisation ou de cosmopolitisme a été combattu. Comment ne le serait-il pas aussi victorieusement alors que l'Algérie est indépendante ? Mais il faut veiller à ce que le rôle de la langue française n'aboutisse pas à accumuler des retards dans l'arabisation et que cet enseignement ne serve à justifier le point de vue erroné selon lequel la langue arabe, tout en rendant toutes les nuances de la pensée philosophique, n'est pas en mesure de propager la science. Ce qui est absolument faux. Le retard de la langue arabe sur les langues européennes dans le domaine de la science sera rattrapé, non

d'une façon anarchique bien sûr, mais dans l'œuvre même d'édification du pays, car la langue est un corps vivant qui ne sera pas rénové par une assemblée de savants opérant en vase clos, mais au contact de la vie et du peuple. La civilisation arabe n'a-t-elle pas mis en pratique des découvertes techniques helléniques restées à l'état de principes et la langue arabe ne fut-elle pas l'instrument de la pensée expérimentale des Arabes ?

Quelle sera cette langue arabe ? C'est la vie qui tranchera. Nous ne pensons pas qu'elle sera dialectale. Voyez comment la guerre de libération a introduit des termes littéraires dans la langue parlée. Ne peut-on pas imaginer un enrichissement mutuel entre les deux aspects de cette même langue, la langue littéraire ennoblissant la langue parlée tout en se simplifiant elle-même au contact de cette dernière, devenant plus souple, plus maniable, se débarrassant d'une multitude de vocables ayant la même signification ? La langue arabe est en pleine métamorphose dans tout le Moyen-Orient et cette métamorphose s'opère dans la lutte contre le sous-développement, pour le progrès et pour l'unité du monde arabe.

Que deviendrait la langue kabyle ? A mon avis, nous devrions veiller à sa sauvegarde. Le régionalisme a été battu en tant qu'arme de division sous l'occupation. Comment renaîtrait-il alors que s'épanouirait notre langue nationale ? La diversité ici est source d'enrichissement et c'est à vouloir étouffer — vainement d'ailleurs — la langue kabyle et ce qu'elle véhicule de valeurs culturelles, que l'on créerait la division et qu'il faudrait alors craindre le danger du régionalisme.

Avec la langue arabe, nous ne serions pas alors des Algériens mutilés, privés de la culture arabe des temps passés et des temps modernes, car que connaissons-nous, il faut l'avouer, de Jubran Khalil Jubran, de Mahmoud Ahmed Asseyed, du grand Chawki, de Taoufik El Hakim, d'El Djawahiri, de Taha Hussein en dehors de son *Livre des Jours*, du roman réaliste égyptien avec les Mohammed Sidqi et Najib Mahfoud ? Que connaissons-nous de ces écrivains et de ces poètes sinon quelques résumés de leurs œuvres ou des extraits de leurs poèmes ? Comment pourrions-nous prétendre connaître l'âme de ces peuples frères ? Comment connaître l'âme de la Tunisie si on ne lit pas directement Aboul Qassim Chabbi ? Et comment connaître notre propre peuple si l'anthologie de nos poètes contemporains publiée à Tunis en 1926 n'est pas connue de nous et si nos enfants récitent Victor Hugo sans connaître Mohammed El Aïd ?

Comment notre peuple réaliserait-il pleinement son équilibre si nos jeunes n'arrivent pas à écrire dans notre langue ce qu'ils

Mais n'ayons pas de complexes, parce que sur neuf journaux algériens, six paraissent en français et trois en arabe, parce que les débats de l'Assemblée nationale constituante se déroulent assez souvent en français et parce que la production littéraire algérienne se manifeste le plus souvent en français. L'essentiel est que s'exprime en cette langue un contenu révolutionnaire.

La lutte contre l'analphabétisme, premier chaînon de la chaîne doit être l'occasion de la diffusion de la langue arabe et aussi du français et chaque Algérien lettré en français peut fournir l'effort personnel pour assimiler la langue arabe.

La radio, la télévision, le théâtre, le cinéma doivent être mis intelligemment au service de la lutte contre l'ignorance, laquelle sera battue par la mobilisation du peuple autour des mots d'ordre : *celui qui sait lire et écrire doit apprendre à celui qui ne le sait pas; à chaque douar et village, son école et son maître.*

Le deuxième chaînon est la formation rapide des cadres supérieurs techniques et scientifiques, avec l'aide des pays amis, et en particulier avec celle des pays socialistes, dont l'Union soviétique, qui est l'avant-garde du progrès humain. Il ne peut y avoir d'Algérie socialiste sans un haut niveau technique et nous rêvons au jour où, comme en U.R.S.S., nos élèves organiseront dès l'âge de 14 ans des tournois de mathématiques.

L'élévation du niveau d'instruction et de culture du peuple doit se faire dans un esprit de progrès, dans le respect de nos traditions les plus saines et les plus progressistes. « La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants », disait Marx. De cette tradition il faut retenir ce qui fait avancer et rejeter ce qui freine. L'Algérie devra poursuivre la lutte déjà entamée pendant la guerre contre l'héritage de la société coloniale et féodale, contre les charlatans et les forces rétrogrades qui veulent utiliser l'Islam comme levier d'un frein au progrès.

A cet égard, nous voulons dire notre accord avec le Programme de Tripoli qui critique « la conception qui consiste à utiliser l'Islam à des fins démagogiques pour éviter de poser les vrais problèmes ». « Certes, ajoute ce Programme, nous appartenons à la civilisation musulmane qui a profondément et durablement marqué l'histoire de l'humanité. Mais c'est rendre un mauvais service à cette civilisation que de croire que sa renaissance est subordonnée à de simples formules subjectives dans le comportement général et la pratique religieuse. »

Les préjugés les plus tenaces, hérités du passé, concernent l'émancipation de la femme. Il n'y aura pas de progrès réel sur aucun plan, et en particulier sur le plan culturel, si la moitié de 19

la nation est maintenue dans un carcan de traditions périmées, emprisonnée dans un code anachronique.

Nous approuvons le projet de Madame Khémisti tendant à fixer un âge minimum pour le mariage afin que cesse la honte de la vente des filles de 12 ou 13 ans et nous demandons aux patriotes, en particulier aux jeunes gens et jeunes filles, d'être vigilants, car déjà on assiste à une levée de boucliers contre cette mesure pourtant timide.

La jeunesse algérienne doit se battre pour qu'une législation hardie donne et garantisse effectivement à la femme l'égalité totale avec l'homme dans tous les domaines, abolisse la polygamie, la répudiation unilatérale, les inégalités dans l'héritage. C'est à ces conditions que nos sœurs participeront pleinement à l'édification d'une Algérie nouvelle.

Il nous faut veiller à ce que nos cadres, formés dans les pays occidentaux et en Amérique, ne soient pas influencés par la morale capitaliste basée sur la propriété individuelle, le profit personnel, l'esprit individualiste égoïste au détriment du bien public, car ce ne sont pas là les facteurs moraux de la construction du socialisme.

L'antidote à cet esprit bourgeois et petit-bourgeois, c'est l'esprit révolutionnaire, scientifique, socialiste et c'est la culture réelle, c'est-à-dire vécue, et parce que vécue, révolutionnaire.

Il faut combattre le mépris d'une certaine bourgeoisie pour la culture populaire, la conception de la culture conçue comme un luxe pour une caste, comme un moyen de jouissance esthétique égoïste, et le snobisme qui consiste à arborer sa « culture » comme on exhibe une jolie cravate ou un costume bien coupé.

Il faut encourager l'esprit de tolérance contre l'esprit d'inquisition, qui a été, entre autres, à l'origine du déclin du monde musulman.

Il faut se féliciter que se soit instauré un débat public sur le Ramadan dans les colonnes d'*Alger Républicain*. Ce débat n'était pas gratuit. C'est la vie qui l'a provoqué, avec une raison subjective, l'esprit de tolérance progressant avec les idées de démocratie, et une raison objective, la construction de l'Algérie. Car il était impensable de poser, sous le colonialisme, cette question : le Ramadan freine-t-il ou non l'effort de productivité ? Par contre, aujourd'hui, la question se pose. Et en se plaçant sur un plan strictement religieux, la construction du pays est-elle ou n'est-elle pas un *djihad*² contre le sous-développement et de ce fait, n'y a-t-il pas là une raison de dispenser les croyants du jeûne ? Je n'ouvre pas le débat, je constate simplement, et c'est

un signe réconfortant pour la vigueur de la pensée en Algérie, qu'un tel problème se pose.

N'oublions pas aussi que la démocratie est un levier pour la diffusion de la culture. Non seulement elle permet à tous les patriotes sans distinction politique et au peuple de participer pleinement et consciemment à la lutte contre l'ignorance et pour la renaissance culturelle tout en exprimant librement leur avis, mais la démocratie réelle, celle qui supprime la peur du lendemain à l'immense majorité des Algériens qui n'ont que la force de leurs bras pour vivre, permettra un accès large à la culture.

L'emploi de la brosse à dents est un signe de culture, disait à peu près Lénine au début de la révolution d'Octobre. Ce n'était pas parole en l'air. C'était le début de la plus merveilleuse aventure de l'humanité. Popovitch, le dernier cosmonaute soviétique, est le fils d'un berger tchouvaque illettré. C'est d'un corps social hautement cultivé que jailliront des génies algériens dans tous les domaines de la culture.

Il nous faut enfin montrer que l'attitude positive envers l'effort est une attitude révolutionnaire. Nous n'avons pas le droit de perdre du temps dans l'effort d'édification moderne. Avec les progrès foudroyants de la technique et de la science, progrès marquant un mouvement de plus en plus rapide, s'ouvre la perspective de la diminution de la peine des hommes et de l'augmentation du temps consacré à la culture et aux loisirs.

Du début du XVIII^e siècle à la moitié du XX^e, le grossissement obtenu par microscope passe de 200 fois à plus de 300.000 fois. Quand les Français prirent Alger en 1830, la production mondiale annuelle d'énergie était de 200 milliards de kw. En 1960, elle est de plus de 30.000 milliards de kw. En 1830, la vitesse maximale était de 20 km à l'heure, elle était de 200 km en 1900 et aujourd'hui elle dépasse la vitesse du son. Et l'on pourrait multiplier les exemples, en particulier sur le plan de la production. Aujourd'hui la technique met à la disposition de l'homme et la fusée et le rasoir électrique.

Quelle est notre part actuelle dans la recherche scientifique, les progrès techniques, dans leurs résultats, dans leurs conséquences ? Elle est négligeable et nous devons rattraper le retard de deux siècles de stagnation, aggravée par 130 ans de colonialisme, sans parler du retard qui nous sépare et nous séparera encore des pays hautement industrialisés.

Mais nous avons la chance d'être un peuple jeune, dynamique et de vivre dans un monde où nos alliés naturels avec lesquels nous formons une alliance anti-impérialiste de fait, sont prêts à nous aider dans la paix comme ils nous ont aidés dans la guerre. 21

Il s'agit des pays socialistes. Il nous faut être sages et enthousiastes à la fois, allier l'expérience du passé à l'élan vers l'avenir.

Je voudrais avant de conclure donner quelques idées sur quelques problèmes artistiques.

Sur le plan du théâtre, je voudrais simplement dire mon accord avec la création du Théâtre National Algérien et son programme. J'ajouterais qu'il faut faire connaître Rachid Ksentini et son œuvre, encourager la formation de jeunes auteurs dramatiques, metteurs en scènes et acteurs.

Sur le plan du cinéma, art de masse par excellence, surtout dans notre pays composé à 91 % d'illettrés, et instrument d'éducation incomparable, il faut multiplier et encourager les cinépop et créer des œuvres algériennes reflétant l'effort du peuple dans la guerre et dans la paix.

La télévision qui a déjà réalisé de grands progrès pour nous faire connaître des œuvres cinématographiques de grande valeur et nous a fait assister à des débats culturels intéressants, se doit d'éliminer certaines productions médiocres et se pencher beaucoup plus sur l'effort de création des ouvriers, des paysans, des intellectuels pour encourager l'émulation au sein de notre peuple.

Sur le plan de la peinture, nous attendons beaucoup de l'Ecole des Beaux-Arts maintenant qu'elle se trouve entre les mains d'Algériens, afin que nos artistes assimilent à la fois les techniques modernes et l'apport populaire. Quant à l'art de la miniature, il pourrait devenir sous forme de fresques ou de tapisseries, et dans une forme adaptée au monde moderne, une ornementation heureuse célébrant la joie de vivre sur les murs de nos établissements publics.

Enfin, sur le plan de la musique, signalons les deux dangers qui ont provoqué des dégâts dans la musique algérienne :

1. Le danger de disparition. Pour le combattre il faut recueillir sans tarder, enregistrer toutes les noubas existantes, prospecter ou enregistrer la musique légère et populaire. Ce sera un travail de longue haleine qui nécessitera une coordination à l'échelle algérienne, en liaison avec un Conservatoire national.

Il y aura lieu en même temps de populariser la musique classique par la radio, la télévision, les disques, le film, afin que notre peuple connaisse mieux et apprécie les chefs-d'œuvre du passé et que se créent ainsi les conditions d'un enrichissement mutuel entre la musique populaire et les grandes créations de l'avenir. Car il ne s'agit pas de vivre dans l'admiration de notre musique ancienne. Il faut bien se rendre à l'évidence, il ne semble pas que la forme figée de cette musique soit susceptible d'ouvrir la voie

22 à un développement organique moderne pour notre future grande

musique. L'ouverture sur la polyphonie et sur l'harmonisation apparaît fermée à cette musique savante.

2. Le deuxième danger réside dans un cosmopolitisme envahissant avec l'intrusion de certaines musiques occidentales ou orientales dont la musique moderne égyptienne.

Nous sommes contre tout cloisonnement national et notre culture doit être ouverte à toutes les valeurs de la civilisation universelle. Nous sommes partisans des échanges culturels entre tous les peuples, en particulier avec les peuples frères arabes. Mais ces échanges ne seront fructueux que dans la mesure où chaque peuple apporte des œuvres authentiquement nationales.

Nos musiciens devront étudier et assimiler la technique moderne pour créer des œuvres conformes à la fois au rythme de notre temps et à notre génie national. Quand on sait ce qu'est la structure d'une nouba, on peut rêver au développement organique de notre musique sous forme de sonates ou de symphonies avec peut-être une partie chantée. Nous avons intérêt à étudier l'expérience des peuples dont la musique présente avec la nôtre des caractères communs, ou bien les œuvres de musiciens occidentaux parmi ceux qui ont été influencés par les compositions ou les modes de l'Orient.

J'en ai fini. Le renouveau culturel de notre pays est lié à son renouveau politique. Notre ambition est de faire de l'Algérie — dans l'union de tous les patriotes — le pays le plus moderne et le plus cultivé de l'Afrique. Nous voulons que notre pays soit la première étoile brillante sur ce vieux continent d'esclaves, éclairant la route de toute l'Afrique vers le socialisme.

Nous devons prendre du passé l'héritage valable non pour le contempler mais pour l'enrichir.

Nous sommes les héritiers de l'Algérie des Numides, des circoncellions et des psalmes de leur évêque Saint-Donat. Nous sommes les héritiers de ceux qui ont fait de l'Andalousie, du VIII^e au XV^e siècle, une terre à la pointe du progrès humain.

Nous sommes les héritiers de la philosophie rationaliste d'Ibn-Sina qui, bien avant Descartes, revendiqua le droit de discuter de tout, sauf les dogmes révélés, à la lumière de la raison, de l'esprit critique d'Ibn Rochd, d'Al Ghazali, pour qui la « connaissance sans pratique est folie » et la « pratique sans connaissance inutilité », d'Ibn Khaldoun précurseur de l'histoire scientifique.

Continuer dans les conditions modernes ces traditions de progrès jusqu'au bout n'est possible qu'avec le socialisme qui ouvrira aux Algériens des possibilités d'épanouissement illimité.

Certes, le socialisme, comme le dit Marx, ne fera pas de chaque enfant un Raphaël, mais il permettra à chacun de nos enfants

qui porte en lui un Raphaël ou un Al Farabi de le devenir pleinement.

C'est dans une société socialiste ouvrant la voie au progrès illimité, que sera donnée vie à cette phrase ruisselante d'humanisme du prophète Mohammed : « Je suis venu pour parfaire ce qu'il y a de parfait dans l'homme », que seront créées les conditions de la réalisation de l'homme algérien total, d'un homme harmonisant en lui la pureté morale, la perfection physique et l'épanouissement intellectuel.

Dans l'histoire de notre vieille terre d'Algérie, arrosée par les larmes, la sueur et le sang de générations humaines accablées par les puissants, luttant, tombant, mais se relevant chaque fois et espérant toujours en une vie meilleure, l'épopée de 1954 à 1962, est la plus belle; elle est aussi la plus authentiquement révolutionnaire, parce que pour la première fois, il est donné au peuple algérien, s'il le veut, et il le veut, de « vivre », comme le disait hier le Président du Conseil « une grande aventure permettant une ère de lumière ».

Veillons à ce qu'aucune force de régression, à l'extérieur et à l'intérieur, ne vole au peuple algérien la victoire d'hier et la victoire de demain.

Alger, 30 mars 1963.

Tiré à part de La Nouvelle Critique, n° 147, juin 1963

IMPRIMERIE
SAINT-HUBERT
29, rue Saint-Hubert
BORDEAUX